

LE MEILLEUR RESTE À VENIR

Leesexemplaar

© 2024, Alexander De Croo et Pelckmans Éditeurs SA  
pelckmans.be  
Brasschaatsteenweg 308, 2920 Kalmthout, Belgique

Tous droits réservés. Aucun extrait de cette publication ne peut être reproduit, enregistré dans un fichier de données automatisé ou communiqué au public, de quelque manière que ce soit, sans le consentement exprès écrit et préalable de l'éditeur, sauf exception légale. Vous trouverez des informations sur les droits de copie et la législation relative à la reprographie sur [www.reprobel.be](http://www.reprobel.be).

Édition originale :  
*Waarom het beste nog moet komen* (Pelckmans, 2023)

Conception de la couverture : Tinxz  
Lay-out : [www.intertext.be](http://www.intertext.be)  
Rédacteur : Tim van Steendam  
Traduction : Guillaume Deneufbourg  
Correction : Amélie Lefèbvre

D/2024/0055/146  
ISBN 978 94 6337 889 5  
NUR 740  
THEME J, JP

[pelckmans.be](http://pelckmans.be)

 [facebook.com/pelckmans.be](https://facebook.com/pelckmans.be)  
 [twitter.com/Pelckmans\\_be](https://twitter.com/Pelckmans_be)  
 [instagram.com/pelckmans.be](https://instagram.com/pelckmans.be)

ALEXANDER DE CROO

**Le meilleur  
reste à venir**

P E L C K M A N S

# Contents

7	<b>INTRODUCTION : SE MONTRER AMBITIEUX</b>
29	<b>VOYAGE AU LONG COURS POUR LE ROYAUME DE LA LIBERTÉ</b>
38	Des opinions en nombre, des décisions fortes
44	Une oreille attentive fait des merveilles (quoique)
50	La course à la vaccination
58	Poignée de main entre l'Homme et la machine
64	Un modèle pour le monde
69	<b>LA GUERRE QUI NOUS A RAPPROCHÉS</b>
80	« All politics is local »
87	La volonté de réussir
94	De la défensive à l'offensive
100	Un miroir pour nous-mêmes
107	<b>LES TRANSITIONS DE L'AVENIR</b>
114	La fin du chantage géopolitique
117	La mer du Nord, centrale électrique

121	Reculer pour mieux sauter
128	Boucler la boucle
133	Les bouchées doubles
138	Le bouton pause
143	Vers le point de basculement
153	<b>LA CLÉ ? PLUS DE PROSPÉRITÉ</b>
161	Nos joyaux de la couronne
172	La priorité des priorités
177	Emploi : une nouvelle dynamique
190	Se former à l'avenir
199	Les ravages du nationalisme
221	De l'adolescence à l'âge adulte
232	Se forger une carapace
239	Plus citoyen qu'homme politique
249	<b>ÉPILOGUE</b>
256	<b>REMERCIEMENTS</b>

Je dédie *Le meilleur reste à venir*  
à Annik, Tobias et Gabriel, sans qui  
ce livre n'aurait jamais vu le jour.

**INTRODUCTION :**  
**SE MONTRER**  
**AMBITIEUX**

Leesexamenjaar



« **T**alent wins games, but teamwork wins championships. » Ce sont les mots de mon idole, la légende américaine du basket-ball Michael Jordan. « Le talent fait gagner des matchs, mais le travail d'équipe fait gagner des championnats. » Il entendait par là qu'une équipe dotée d'un solide *team-spirit* obtiendra toujours de meilleurs résultats qu'une équipe composée d'individualités, certes talentueuses, mais qui ne jouent que pour elles-mêmes. Cette philosophie est également le principe directeur de tout ce que j'entreprends ou presque. J'ai repris cette même citation lors de ma première allocution en tant que chef du gouvernement, le 30 septembre 2020, dans la grande salle du palais d'Egmont à Bruxelles. Elle a dû toucher une corde sensible, car ces mots ont continué à résonner dans les commentaires des observateurs et les articles de journaux publiés dans les jours qui ont suivi. Un élu qui plaide pour davantage de coopération ? Un dirigeant qui parle de la Belgique en des termes positifs ? Un homme politique qui transmet un message optimiste *tout court* ? Personne n'y était franchement habitué.

Je vous l'accorde, lorsque j'ai descendu les marches de marbre rouge du palais d'Egmont ce jour-là et que, un

peu nerveux, je me suis adressé à la presse, la Belgique ne vivait pas la période la plus glorieuse de son existence. Après les élections fédérales de mai 2019, il avait fallu 493 jours pour que notre pays se dote enfin d'un nouveau gouvernement. Au-delà d'être une honte pour la politique, c'était aussi une défaite pour la démocratie. En outre, le funeste virus de la COVID-19 ravageait le monde depuis sept mois. En raison de la « paralysie décisionnelle » du gouvernement en affaires courantes, nous n'étions pas suffisamment armés à l'époque pour gérer cette crise comme nous le devons. Nos concitoyens et concitoyennes étaient, à juste titre, en colère et désabusés. Ils étaient en quête de certitudes, de perspectives claires. De nombreuses familles avaient perdu un proche de manière brutale. Des enfants avaient été privés d'école, des indépendants avaient dû fermer leur entreprise et des centaines de milliers de personnes se trouvaient temporairement sans emploi. Ce dont la population avait besoin, c'était de responsables dynamiques, dotés d'une vision limpide et unificatrice. Dans ces moments-là, on pourrait s'attendre à ce que les politiques prennent leurs responsabilités et guident ensemble leurs concitoyens à travers la tempête. Rien ne fut moins vrai. Dans mon premier discours, j'ai explicitement insisté sur la coopération, car durant les premiers mois de la pandémie, à ma grande surprise, certaines figures clés de notre pays avaient rejeté toute forme de

collaboration. Des ministres à différents niveaux de pouvoir ont en effet eu énormément de difficultés à s'accorder sur une approche commune, pour des raisons purement politico-stratégiques. Du fait de ma formation d'ingénieur commercial et de mon expérience dans le secteur privé, je peine encore parfois à comprendre cet aspect du monde politique. Un environnement cynique, où le malheur des uns fait le bonheur des autres, et qui aboutit souvent à un jeu à somme nulle : les gains des uns correspondent nécessairement aux pertes des autres. Un environnement où prévaut l'idée que pour réussir, il faut nécessairement écraser ses adversaires. Une grande partie de notre population en a assez de ces querelles fondées sur l'opposition de principe. Les gens veulent des solutions, pas des problèmes. Particulièrement aujourd'hui, en ces temps singuliers où le monde semble en crise permanente. La pandémie, la guerre aux frontières de l'Europe, le climat qui se réchauffe inexorablement, l'incertitude économique. C'est dans ces moments que nous avons besoin d'un collectif fort, et non d'une somme d'individualités. Voilà précisément pourquoi j'ai tenu, en ce dernier jour de septembre 2020, à rappeler les paroles de Michael Jordan.

L'importance que j'accordais à l'esprit d'équipe n'a pas été le seul propos qui a marqué les esprits au palais d'Egmont. Mon admiration pour notre formidable pays

– et la confiance que je lui vouais – allait également faire l’objet d’une grande attention dans les heures et les jours qui suivirent. Dans la morosité ambiante, où d’aucuns se plaisaient à démolir la Belgique et à la dépendre comme un État décevant, mon enthousiasme dissonait.

Il n’est pas dans notre nature d’être fiers de ce que nous

**Les Belges  
aiment relativiser,  
ils ne se prennent  
pas eux-mêmes  
au sérieux.**

réalisons. Les Belges aiment relativiser, ils ne se prennent pas eux-mêmes au sérieux. Il en a toujours été ainsi, et ce don pour la mise en perspective et l’autodérision puise sans doute profondément ses racines dans notre

histoire complexe et unique, constituée de particularités géographiques, linguistiques et culturelles. Si l’on peut assurément y déceler une stratégie visant à surmonter nos différences, ce trait a pour corollaire la fâcheuse habitude de nous apitoyer constamment sur notre sort. Et à force d’entendre la même ritournelle, on finit par y croire. Ce livre a la vocation de vous prouver le contraire. J’irai plus loin en avançant que dans de nombreux domaines, la Belgique est extrêmement performante. Cette affirmation peut vous paraître saugrenue, tant nous avons intégré les discours négatifs que l’on nous sert à longueur de temps. Ce phénomène psychologique porte même un nom : le biais de négativité. Cette distorsion de l’esprit explique pourquoi les événements négatifs retiennent plus facilement notre

attention, simplement car nous en sommes plus affectés ; nous nous en souvenons donc plus facilement. Je me souviens d'un éditorial publié cette année dans l'un de nos journaux nationaux. Le titre, grand et gras, disait : « Nos jeunes ne vont pas bien ». En dessous, la première phrase du chapeau apportait d'emblée un autre éclairage : « Neuf adolescents sur dix se disent satisfaits de leur vie ». Cet exemple illustre très bien la façon dont la presse peut tirer parti de la tendance générale à accorder la préséance au négatif. Pour conclure au second degré : méfions-nous donc de l'actualité, c'est elle qui nous déprime, pas les faits !

Je suis souvent frappé par la différence pouvant exister entre le regard que nous portons sur nous-mêmes et celui que les autres portent sur nous. Ma visite au centre logistique européen du géant américain Nike, en juin 2023, n'aurait – à cet égard – pas pu être plus opportune. Je sortais d'une réunion agitée sur le droit de grève. L'un des interlocuteurs était revenu sur un accord antérieur, un autre, motivé par de futiles raisons politico-stratégiques, faisait tout pour contre-carrer les discussions. Négativité et susceptibilité à tire-larigot. La rue de la Loi dans ce qu'elle a de moins glorieux. Ces palabres m'avaient également mis en retard pour ma réunion avec le nouveau PDG de Nike, John Donahoe. En visite pour la première fois en Belgique, il avait demandé à rencontrer le chef du gou-

vernement. J'avais évidemment dégagé du temps pour ce rendez-vous, comme je le fais toujours lorsque les enjeux sont d'une telle importance. Le centre de distribution de Nike à Laakdal (le long de l'autoroute E313 qui relie Liège à Anvers) est le plus grand au monde. Ce bâtiment moderne est bien connu des automobilistes pour sa façade végétale en forme de serpent et son énorme logo *Swoosh*. Chaque jour, pas moins d'un million de colis partent de cet endroit à destination de 39 pays. Ses 8000 employés et cadres sont principalement belges. Au siège américain de Nike en Oregon, un groupe de Belges, *The Belgian Gang*, a accédé aux plus hautes fonctions de l'entreprise via le centre de distribution d'Anvers.

« Pourquoi avoir fait ce choix ? » ai-je demandé ce jour-là en anglais lors de mon discours. « Pourquoi avoir construit le centre névralgique de vos opérations mondiales dans notre pays ? »

J'ai volontairement laissé planer un silence.

« *Because we're good* », ai-je moi-même répondu.

Parce que nous sommes bons. La teneur de cette réponse à ma propre question était aux antipodes de la mentalité belge. Et pourtant, elle est criante de vérité, ce que devaient confirmer l'enthousiasme et les applaudissements qui se sont élevés dans la salle. Plus tard dans la journée, sur le site du géant industriel allemand Siemens, qui célébrait son 125<sup>e</sup> anniversaire, je me suis adressé au

personnel de la même manière. Je leur ai dit que nous pouvions être fiers de ce que nous arrivions à réaliser dans ce pays. Là aussi, les réactions ont été unanimement positives. Dans ces environnements internationaux, on sait apprécier nos qualités à leur juste valeur. La taille de notre marché est réduite, et notre fiscalité n'est pas aussi favorable qu'en Irlande ou aux Pays-Bas, mais nos ports d'envergure mondiale et notre réseau logistique renforcent l'importance de notre excellente position géographique. Les Belges sont hautement qualifiés et productifs, pragmatiques et orientés vers les solutions. Ils sont très motivés et flexibles. Une majorité de la population est multilingue. La qualité et l'accessibilité de nos universités sont remarquables et nos universitaires mènent des recherches d'excellente facture. Les services numériques de nos PME dépassent de loin la moyenne européenne. Certains pays tirent leurs plus gros revenus du pétrole, du gaz ou d'autres matières premières, ou encore du tourisme grâce à leurs parcs nationaux ou leurs merveilles naturelles. Le plus bel atout d'un pays comme la Belgique ? Sa population, tout simplement. Les ressources humaines. Notre créativité nous place à l'avant-garde des secteurs d'avenir, je le démontrerai dans ce livre par une série d'exemples

**Les Belges sont hautement qualifiés et productifs, pragmatiques et orientés vers les solutions. Ils sont très motivés et flexibles.**

concrets. Cette démonstration est un peu une leçon d'estime de soi. Nous avons un grand potentiel, mais nous n'en exploitons qu'une fraction, souvent à cause d'une culture politique archaïque, de manœuvres politiciennes et de nombrilisme aux relents nationalistes.

Trop longtemps, la Belgique a été le pays où il valait mieux rester dans le rang, ne surtout pas montrer ostensiblement ses atouts. Trop longtemps, le succès a été suspect : celui qui réussissait avait forcément quelque chose à se reprocher. Autre classique de la mentalité qui prévaut encore fréquemment : « Ne visons pas trop haut, revoyons nos ambitions à la baisse. C'est le meilleur moyen de ne pas être déçus en cas d'échec. » Je n'adhère pas un instant à cette théorie. Notre modestie est un stéréotype national, comme il en existe tant d'autres. On dit des Français qu'ils sont arrogants, des Néerlandais qu'ils sont avares, des Allemands qu'ils sont méthodiques. Dans le cadre d'une étude de grande envergure, des psychologues ont interrogé des milliers de personnes, dans plusieurs dizaines de pays, sur les clichés associés aux nationalités. Leur conclusion ? Ils sont pour la plupart erronés. Comment peut-on imaginer réduire la population d'un pays tout entier à une poignée de traits de caractère ? Il est donc urgent de modifier l'image que nous nous faisons du « Belge », à savoir celle de l'éternel outsider, l'habitué du ventre mou du classement. Elle est tout simplement fausse. Remco

Evenepoel ou Nafi Thiam, champions incontestés dans le monde du sport, ou nos Diables rouges, n'en sont que quelques exemples. Il n'y a pas si longtemps encore, notre équipe nationale de football se rendait à un championnat d'Europe ou à une Coupe du monde sans réelle ambition. Se qualifier pour la phase finale était déjà une victoire en soi. Des querelles internes entre « clans » au sein du groupe fuyaient régulièrement dans la presse et transparaient sur le terrain. Quelle différence avec nos Diables aujourd'hui ! Les piliers de cette équipe sont des garçons issus de milieux multiculturels, qui ont beaucoup voyagé dans leur jeunesse, qui ont poursuivi et réalisé leurs rêves d'enfant dans de grands clubs étrangers. On peut critiquer, à juste titre, l'industrie du football – notamment pour son manque d'éthique –, mais ce que ces jeunes gars ont accompli ne mérite que des éloges. Après la fantastique campagne en Russie, lors des célébrations sur la Grand-Place de Bruxelles qui ont suivi, notre joueur vedette Kevin De Bruyne se tenait là, un brin penaud, sur le balcon de l'hôtel de ville, sa médaille de bronze autour du cou. « Quelque chose ne va pas ? » lui a demandé quelqu'un.

« Pourquoi devrais-je me réjouir ? a-t-il répondu. Nous ne sommes que troisièmes. »

Splendide preuve que les Belges peuvent aussi se

**Les Belges  
peuvent aussi  
se montrer  
ambitieux !**

montrer ambitieux ! Qu'ils peuvent viser la lune pour atteindre les étoiles et tout faire pour réaliser cet objectif. Ces dernières années, de nombreux compatriotes ont affiché cette mentalité « contre nature ». Les frères Manu et Michiel Beers rêvaient de créer un festival de musique électronique d'un nouveau genre. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'ils ont réussi leur pari. Dans une friche urbaine appartenant à la ville de Boom, soit à l'endroit le plus improbable de la planète, ils ont imaginé Tomorrowland, qui s'est imposé aujourd'hui comme le festival le plus branché et le plus novateur au monde, comptant même des franchises au Brésil et en France. Nous brillons également sur la scène internationale dans d'autres domaines, tels le sport, la musique et la science. Un petit échantillon de l'étendue et de la diversité de ces succès ? Le programme de premier cycle en *Digital Arts and Entertainment* de la Haute école Howest de Courtrai a été élu à plusieurs reprises meilleure formation en conception et en développement de jeux vidéo au monde. L'industrie du jeu vidéo brasse plus d'argent que les secteurs de la musique et du cinéma réunis. Début 2023, la Belgique a reçu lors du Consumer Electronics Show – le plus grand salon technologique du monde, qui se tient à Las Vegas – le prix « Innovation Champions Award » récompensant le pays le plus innovant. Le Groupe wallon John Cockerill est un leader mondial dans le domaine de l'électrolyse de l'eau,

une technologie cruciale utilisée dans la production d'hydrogène vert, l'un des carburants du futur, comme je l'expliquerai plus loin dans ce livre. En Flandre, le centre de recherche en nanoélectronique et en technologie numérique Imec, le joyau de la couronne belge, a décroché la première place sur une liste de 1895 participants issus de 56 pays lors du *World Incubation Summit 2023*, en tant que centre d'accompagnement de start-up et de spin-off technologiques. En d'autres termes, aucune organisation au monde n'est plus efficace que cet institut en matière de mentorat de spin-offs universitaires. Le discours prononcé par Sven De Cleyn, directeur du programme, se passe de commentaires. « Malgré la modestie qui nous caractérise et qui empêche souvent nos entrepreneurs de se montrer ambitieux, nous venons de démontrer notre capacité à accomplir de grandes choses. »

Assumer son ambition ne signifie pas écraser son entourage à la manière d'un rouleau compresseur, mais simplement s'arroger le droit de croire en ses rêves. Vos rêves ne doivent pas se circonscrire à vos propres limites. Cherchez l'idée qui rendra le monde meilleur. Créez votre Tomorrowland, dans votre domaine d'activité. Soyez le Kevin De Bruyne de votre équipe. En 2021, la Belgique a réalisé 20 % des essais cliniques menés en Europe sur le cancer. Nous excellons dans la biotechnologie et les sciences de la vie grâce à un écosystème

unique d'études précliniques et une production biotechnologique de pointe. Nous sommes une plaque tournante de la distribution logistique à l'échelle mondiale. La Belgique a joué un rôle majeur sur le plan international lors de la crise du coronavirus et de la production de vaccins. Les efforts diplomatiques et politiques intenses déployés ces dernières années portent leurs fruits : nous sommes en passe de devenir l'un des principaux acteurs de l'énergie en Europe. Depuis des années, la Belgique est le pays le mieux protégé en matière de cybersécurité. En quatre ans, nous sommes passés de la 27<sup>e</sup> à la 13<sup>e</sup> place de l'Indice mondial de compétitivité. Notre système de santé est un exemple pour la planète entière. Le chiffre qui suit est peut-être celui dont je suis le plus fier : selon le dernier rapport de l'OCDE, la Belgique est, au niveau international, le pays où l'écart de rémunération entre les hommes et les femmes est le plus faible. J'y vois la preuve irréfutable de l'importance que nous accordons à l'égalité des chances et au caractère équitable de nos politiques dans de nombreux domaines. Notre système permet aux parents de notre pays de travailler et de fonder une famille en même temps, grâce à notre flexibilité dans l'octroi du crédit-temps et du congé parental.

Pourquoi les Belges éprouvent-ils tant de difficultés à accepter que notre pays fonctionne bien... et qu'il fonctionnerait encore mieux si tout le monde ramait

dans le même sens ? Mon optimisme quant à l'avenir et ma foi inébranlable en la technologie ne se fondent pas sur une forme de naïveté. Cet état d'esprit s'appuie sur des chiffres, sur des conversations, sur un ressenti que je vois se confirmer jour après jour. Sommes-nous pour autant une nation modèle ? Certainement pas, car comme tous les autres pays du monde, nous sommes confrontés à des défis spécifiques. Notre organisation administrative est chaotique et inefficace. Les zones d'ombre de notre législation fiscale, les listes d'attente dans le secteur de la santé, l'accueil difficile des demandeurs d'asile, le nombre de malades de longue durée, le niveau record des impôts ou l'aménagement anarchique du territoire sont autant de fardeaux bien lourds à porter pour notre population. Notre pays ne brille pas non plus par sa mobilité sociale. Nous ne parvenons pas à créer suffisamment d'opportunités pour notre société. Trop de citoyens et de citoyennes sont sans emploi. Notre politique d'activation est souvent trop lente, trop coûteuse et trop peu transparente. Les classements internationaux confirment la détérioration, année après année, de notre système d'enseignement. Nos cerveaux sont notre seule ressource naturelle, et celle-ci est sérieusement menacée. Néanmoins, l'analyse de nos lacunes et de nos points perfectibles ne signifie pas pour autant qu'il faille sans cesse s'apitoyer sur notre sort, voire étouffer dans l'œuf toute tentative d'amélioration.

L'ancien président américain Bill Clinton a dit un jour : « Il n'y a rien de mal en Amérique qui ne puisse être guéri par ce que l'Amérique a de bien. » Cette citation s'applique à merveille à notre pays. Tous les problèmes de la Belgique peuvent parfaitement être résolus par la Belgique elle-même. Les critiques ne manquent pas une occasion de comparer notre pays à ses voisins européens, où la situation serait, selon eux, toujours bien meilleure. L'herbe est-elle réellement plus verte ailleurs ? Les Pays-Bas seraient dotés d'une structure politique modèle, mais celle-ci n'a pas empêché le gouvernement de tomber au cours de l'été 2023. Depuis 1998, une seule administration est parvenue à se maintenir sur l'ensemble de son mandat, le gouvernement « Rutte II ». Lors de la pandémie, la chancelière allemande Angela Merkel a rencontré toutes les peines du monde à rassembler ses États fédérés sur une même ligne. Les pays scandinaves sont souvent considérés comme des démocraties exemplaires, où les habitants sont les plus heureux de la planète. Or, un bref regard sur le classement des pays européens en matière de consommation d'antidépresseurs révèle une image plus sombre : l'Islande, la Suède et la Finlande en occupent la tête depuis des années. La Grèce, l'Italie, l'Espagne... Je pourrais citer bien d'autres exemples. Mon propos ici n'est pas de nous inciter à nous enorgueillir des problèmes de nos voisins, mais plutôt de rappeler que nul

ne peut prétendre vivre dans une société idéale. La solution rêvée, l'accord salarial parfait pour toutes et tous, un âge légal de la retraite qui satisfait l'ouvrier en métallurgie, le conducteur de tram et la directrice des ressources humaines, tout en finançant par ailleurs le vieillissement de la population, est tout simplement illusoire. Le lot des responsables politiques et de la société est de composer sans cesse avec des solutions imparfaites. Nous devrions nous efforcer d'au minimum apprécier ce que nous avons.

**Le lot des responsables politiques et de la société est de composer sans cesse avec des solutions imparfaites.**

Les chiffres et les exemples évoqués dans ce livre démontrent à suffisance qu'il est temps de nous affranchir de certaines croyances. Je constate chaque jour que nous sommes des citoyens dotés d'ouverture d'esprit, enclins à chercher naturellement des solutions. Notre pays est de longue date une plaque tournante du commerce international, un haut lieu de l'art et de la culture, un pôle d'innovation. La coopération est inscrite dans nos gènes. Il nous appartient, en tant que membres de la société et en tant que responsables politiques, de reconnaître et de cultiver ces précieux atouts, d'en tirer le meilleur parti. À cet égard, on pourrait comparer la Belgique, qui aura bientôt 200 ans d'existence, à un adolescent. En années humaines, notre pays n'a que 16 ans et

est aux prises avec des questions existentielles. Et comme tous les adolescents, la Belgique n'est pas toujours à l'aise avec le monde extérieur. Elle se croit adulte, mais en est loin. Elle manque d'expérience, de confiance en elle et de perspectives. *No future*. La fin du monde annoncée. La vie parfois dénuée d'espoir... Père de deux adolescents, j'ai appris que nous pouvions aborder la situation de deux manières. Soit nous confirmons cette négativité et nous les laissons se noyer dans leur propre désespoir. Soit nous leur offrons des perspectives et mettons en avant les forces et les possibilités de l'existence. La vie n'est pas sans espoir, elle est belle et pleine de défis. Mais pour la percevoir ainsi, il faut aussi le *vouloir*.

Il en va de même en politique. Celles et ceux qui s'enferment dans la négativité ne parviendront jamais à rien. La première étape avant de s'engager sur la voie qui mène à une solution est de commencer par y croire. Des défis tels que le changement climatique, les inégalités ou le déficit budgétaire semblent à première vue insurmontables, mais nous n'avons d'autre choix que de nous y atteler. La bonne nouvelle, c'est que nous pouvons réussir. Nous pouvons résoudre ces problèmes, en les fragmentant en petites parties, plus faciles à appréhender, et en réglant celles-ci les unes après les autres. Étape par étape, avec un objectif final en tête. Récemment, Fatih Birol, le directeur de l'Agence internatio-

nale de l'énergie, a déclaré : « Nous sommes au 'début de la fin' de l'ère des combustibles fossiles, ce qui démontre que nos efforts climatiques portent leurs fruits. »

Dans un livre publié en 2022, Beatrice de Graaf, professeure d'histoire politique internationale à l'université d'Utrecht, écrit que les crises successives depuis les années 1990 ont donné naissance à une nouvelle forme de politique : la gestion de crise. Résultat : les ministres et autres agents de la fonction publique y ont consacré bien plus de moyens, essayant de tirer les leçons des crises précédentes et de gérer les nouvelles avec davantage de professionnalisme. Concomitamment, les aspirations, les critiques et la méfiance de la société ont connu une montée en puissance. Beatrice de Graaf nomme ce phénomène le paradoxe de la vulnérabilité : plus une population s'enrichit et gagne en sécurité, plus son désarroi est grand lorsqu'une crise survient. La Belgique fait partie des pays les plus riches du monde, selon le Global Wealth Report. Le coefficient de Gini, qui mesure l'inégalité des revenus, nous place même au troisième rang des pays de l'OCDE. Beatrice De Graaf a raison. Chez nous également, la colère semble n'avoir jamais été aussi tangible. De plus en plus de citoyens et citoyennes se tournent vers les partis populistes et les partis antisystèmes aux projets destructeurs. Pourtant, les chiffres et les expériences de pays étrangers démontrent chaque fois que ce choix est voué à la désil-